

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'institution parle

André Marquis

Number 37, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39944ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

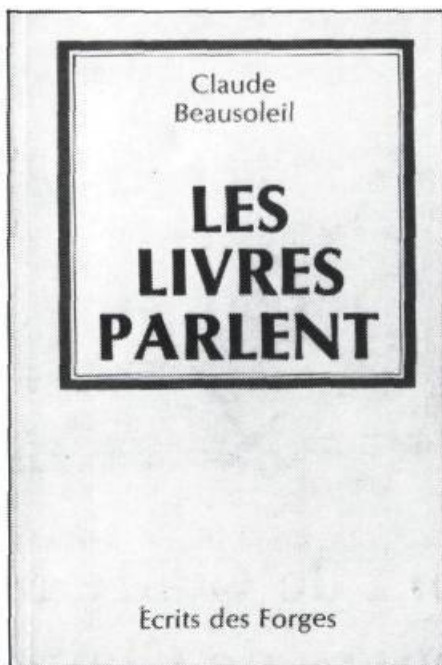
Marquis, A. (1985). L'institution parle. *Lettres québécoises*, (37), 73–74.

L'institution parle

Claude Beausoleil est devenu ces dernières années une figure dominante du champ poétique québécois. Écrivain, critique, professeur, il est aussi membre du jury du Prix Émile Nelligan depuis deux ans. Qu'on se rappelle sa dernière «sortie» lors de la remise du Prix à Normand de Bellefeuille en 1984. *Que celui-ci se console cependant; Beausoleil a reconnu une certaine valeur poétique à son Livre du devoir puisqu'il lui a consacré trois belles pages dans les Livres parlent.*

Publié aux Écrits des Forges dans la collection «Estacades», ce recueil critique entreprend, selon l'expression de Jean Royer qui signe la préface, «une lecture à chaud» de la poésie québécoise contemporaine. En plus d'une sélection de comptes rendus que Beausoleil a publiés, pour la plupart, dans *le Devoir* depuis 1978, nous y retrouvons un article d'introduction à notre poésie moderne ainsi qu'un autre survolant la poésie acadienne actuelle.

Tout d'abord, une série de remarques générales. Si la pertinence d'une critique de poésie régulière dans un quotidien ne fait aucun doute, le regroupement de ces chroniques, s'il n'est pas accompagné d'une sérieuse refonte des textes (impliquant une large part de réécriture), semble plus difficile à justifier. Non pas que les critiques de Beausoleil soient inintéressantes, mais c'est plutôt le projet d'ensemble qui nous laisse sur notre faim. Donnons quelques exemples. Nous pouvons retrouver pour un seul auteur trois ou quatre comptes rendus ré-



digés en des temps différents mais reproduits ici intégralement, un à la suite de l'autre. Cela entraîne un certain nombre de répétitions et/ou de paraphrases. Et ces juxtapositions ne se font pas toujours sans heurts. Le même phénomène se répète

lorsque Beausoleil, article après article, situe les auteurs dans le champ poétique. Ainsi nous apprenons à quatre reprises que Lucien Francoeur dirige la collection «h» de l'Hexagone. Et, inlassablement, Beausoleil nous réfère aux quatre courants poétiques modernes suivants: le formalisme, la contre-culture, le lyrisme renouvelé et l'écriture des femmes. Peut-être aurait-il été préférable de structurer le recueil à partir de ces quatre grandes orientations? Souvent brèves, les chroniques de Beausoleil ont toutefois le mérite de bien couvrir l'ensemble de la production poétique actuelle.

Les Livres parlent nous en apprend beaucoup sur la vision qu'a Beausoleil du corpus poétique québécois. La composition de la table des matières du recueil démontre que sur les 61 auteurs retenus, il y a 22 femmes (36%) et 39 hommes (64%). Le nombre de pages attribuées à chaque auteur reflète bien l'importance qu'on leur accorde. Ainsi nous pouvons affirmer que Nicole Brossard (dix pages), André Roy (huit pages), Yolande Villemaire (sept pages) et Paul Chamberland (six pages) sont les figures dominantes du recueil (la moyenne par article se situe autour de trois pages). Quant aux maisons d'édition, nous constatons que cinq des plus connues se partagent la majorité des 81 titres analysés, soit 59: le Noroît, l'Hexagone, les Herbes rouges, les Écrits des Forges et VLB (mentionnons que quinze éditeurs sont représentés par un seul titre). Le tableau suivant nous aidera à mieux saisir les différentes données.

Année	Éditeur	Noroît	Hexagone	Herbes rouges	Écrits des Forges	VLB Éditeur	TOTAL
1978			3				3
1979			1	2			3
1980			4	4		1	9
1981		3	3	2	1	3	12
1982		6	3	1	3	4	17
1983		4		1	2	1	8
1984		3		1	3		7
TOTAL		16	14	11	9	9	59

C'est le Noroît qui arrive en tête malgré son apparition tardive au milieu de la période 1978-1984. Il est à remarquer que Beausoleil se met à parler des livres du Noroît en 1981 (un an après y avoir publié *Au milieu du corps l'attraction s'insinue*) et que le plus grand nombre de comptes rendus retenus pour une année coïncide avec la naissance de la collection «l'Instant d'après» en 1982. L'Hexagone se situe en deuxième place bien qu'elle soit la maison la plus ancienne et la plus prestigieuse. Nous constatons cependant qu'au cours des deux dernières années, Beausoleil n'y a retenu aucun recueil. Les Herbes rouges obtiennent un assez bon

score (11 comptes rendus) bien qu'un seul livre soit recensé pour chacune des trois dernières années (Beausoleil a passé sous silence les cinq derniers livres de François Charron, *les Lits de l'Amérique* d'André Roy et d'autres auteurs). Les Écrits des Forges apparaissent discrètement en 1981 puis consolident leur position grâce à leur collection «Radar» qui publie des écrivains de renom (G. Lapointe, É. Nelligan, A. Piché, C. Beausoleil). Enfin nous retrouvons VLB qui, à l'exception des années 1981 et 1982 (M. Gagnon, P. Haecck, R. Longchamps, J. Lancôt), retient peu l'attention de Beausoleil.

Il faudrait signaler certaines erreurs d'appréciation sans doute, par exemple lorsqu'on nous signale que 22 textes du recueil sont inédits. Or dans certains cas, le chroniqueur ne fait que quelques retouches à des comptes rendus déjà parus. Le cas de Robert Yergeau est particulièrement probant. Beausoleil reprend le texte de ses chroniques du 27 février 1982 et du 5 juin 1982 à l'exception des dernières lignes du second compte rendu (dans lesquelles il était plutôt cinglant d'ailleurs). Il les remplace par la phrase suivante: «Si ce n'est pas de ce côté du livre que l'on trouve le plus de réussites, on sent quand même à travers les deux premiers

titres de Robert Yergeau une passion réelle pour le travail de l'écriture» (p. 227). C'est ce qu'on appelle une «lecture refroidie» et l'on comprend un peu mieux pourquoi les références précises des articles ne sont pas données. Habituellement, les comptes rendus qui se rapportent à un même auteur sont bien séparés par un signe typographique. Mais cette indication disparaît dans le cas des «irédits» et de certains textes (par exemple Gatien Lapointe ou Guy Cloutier).

Beausoleil a sélectionné ses articles de façon à éliminer les auteurs mineurs (les comptes d'auteur, les rimailleurs), certains autres comme R. Melançon et M. Côté, on ne sait trop pourquoi, ainsi qu'un certain nombre de comptes rendus trop négatifs. Il ne reste donc dans *les Livres parlent* que les poètes qui possèdent déjà un bon capital symbolique ou qui sont en train de le conquérir.

De tout le recueil, c'est l'article d'introduction à la poésie québécoise qui m'a le plus emballé. Articulé autour de repères chronologiques marquants (1948: *Refus global*; 1953: la fondation de l'Hexagone; 1968: la nouvelle écriture, et 1980: un nouveau lyrisme), cet article brosse un tableau des différents enjeux et préoccupations de notre poésie moderne. Je voudrais aussi souligner l'intérêt et le plaisir que j'ai eus à lire les articles sur Nicole Brossard, Roland Giguère et Jean Leduc. Est-ce dû au fait que Beausoleil délaisse quelque peu l'aspect critique des textes, qu'il ne cherche pas à tout dire et à tout résumer en quelques lignes? Le lecteur constatera à la fin du recueil, en faisant le bilan, que la modernité poétique selon Beausoleil s'articule autour des quatre repères suivants: le corps, le désir, le réel et l'imaginaire. Sans s'aventurer plus avant du point de vue théorique, il précise qu'«il n'y a plus d'arbres en poésie québécoise et (qu') il faudra s'y habituer. Quoiqu'on en pense, la ville et le style sont souverains. C'est à travers ces nouveaux référents que s'élabore la textualité moderne» (p. 189). Il ajoute que le travail formel demeure une des préoccupations majeures de nos écrivains, et que la notion de texte fait éclater la division traditionnelle par «genre littéraire» □

André Marquis

POUR LES COLLECTIONNEURS

La librairie «Le chercheur de trésors» vient de publier son catalogue de livres anciens. Plus de 250 titres québécois, français ou anglais apparaissent dans cette brochure. On peut l'obtenir en écrivant à la librairie «Le chercheur de trésors», 12 est, rue Sainte-Catherine, Montréal, H2X 1K4 ou en téléphonant au (514) 866-8078.

LIBRAIRIE
LE CHERCHEUR DE TRÉSORS
12 est, rue Ste-Catherine
Montréal, Québec. H2X 1K4



catalogue no 1 présenté à
la foire du livre ancien de Montréal
le 27 et 28 octobre 1984
à l'hôtel mont-royal

Le crucifié du Sommet-Bleu

de Claude Jasmin

(Éd. Leméac)

Des financiers qui ne songent qu'à faire de l'argent — c'est leur métier — veulent construire un village futuriste sur les bords du lac, à Ste-Adèle. Ce sont des centaines de condominiums qu'on va planter sur une des rives du lac. Les gouvernements municipal et provincial sont d'abord sympathiques au projet, mais devant les représentations d'un nouveau comité voué à la défense de l'écologie, les autorités tergiversent. Le comité allègue que ce projet va détruire «un marais deltaïque essentiel à la survie du lac ainsi qu'un petit ruisseau, principale source d'alimentation naturelle dudit lac, d'après certains experts mandés sur les lieux».

Un bon départ. Les spéculateurs d'un côté. Les défenseurs de la nature de l'autre. Le chef du comité, un dénommé Roger Robin, instructeur de ski et beau garçon en sus, déploie tellement d'énergie pour amener la population que l'histoire prend beaucoup de proportion:

«On s'agitait de part et d'autre. Des politiciens s'en mêlèrent. Le permis d'ériger de Claircité fut annulé, autorisé, annulé de nouveau, autorisé... suspendu... à l'étude. Les promoteurs rageaient. Roger Robin était un empêchement de progrès... Le roi des râleurs?»

Ce qui devait arriver arriva. Le matin du 6 mars, on apprit que Roger avait été retrouvé le soir précédent crucifié sur la croix illuminée de Ste-Adèle.

À partir de ces données, il est facile d'imaginer ce que la population de Ste-Adèle pense: les méchants financiers se sont débarrassés d'un empêchement de tourner en rond.

La Sûreté du Québec dépêche sur les lieux le sergent détective Charles Asselin, déjà en semi-retraite mais qu'on surnomme dans le milieu *L'Asselin* parce qu'il a, semble-t-il plusieurs cordes à son arc. C'est un bon vivant qui adore sa femme tout autant que ses bons petits plats et qui, pour éviter de s'adonner à la cigarette, s'achète une boîte de cigarillos de temps en temps. Inutile de dire qu'il souhaite que le voyage à Ste-Adèle soit le plus court possible.

Il s'amène donc à Ste-Adèle et commence son enquête. Le lecteur, en sa compagnie, aura l'occasion de rencontrer beaucoup de monde. Luc Marat, propriétaire de l'hôtel Cielclair et qui défend le point de vue des entrepreneurs. Les parents de Maud, la petite amie de Roger, Léo et Berthe Rivet. Le chef de police du lieu. Le sculpteur Julien Pratte, ancien ami de cœur de la belle Maud et qui, avec Roger et d'autres, était à l'origine de ce comité protecteur de l'environnement. Le financier Paul Goule et le faux notaire, son conseiller. La femme de l'hôtelier Marat. Les frères Masse qui ont une bien triste réputation dans la petite ville. Enfin, la belle Maud elle-même.

Comme on le voit, il y a pas mal de gens reliés à cette affaire de près ou de loin. L'enquête d'Asselin nous permet de visiter une bonne partie de Ste-Adèle, d'entrer avec lui dans les bons restaurants de la place ainsi que dans certaines brasseries et



même d'aller au cinéma. Toutes ces promenades sont agréables car Asselin a un certain sens de l'humour et il possède — c'est évident — les qualités qu'il faut pour mener à bien son travail. L'auteur a réussi à nous le rendre sympathique, à en faire un homme très ordinaire, c'est-à-dire un être humain.

Mais le personnage principal de l'histoire, c'est Roger Robin, le crucifié. Au fur et à mesure que l'enquête progresse, on apprendra que ce beau brummel, grand amateur de ski, instructeur de ski, est un tombeur de femmes. Il les aime plus vieilles que lui. Enfin, jusqu'à ce qu'il se retrouve dans les bras de Maud, il les aimait plus vieilles. C'est Julien Pratte, le sculpteur anarchiste et communiste, qui lui vient en aide dans le domaine du cœur en se laissant dépouiller, car avant de frayer avec Roger, Maud avait ses entrées chez Pratte.

On tourne les pages en soupçonnant celui-ci, celui-là, celle-là, d'être l'auteur(e) du crime. On croit être sur la bonne piste. Au tournant d'une rue, on doit en prendre une autre. Les fils sont bien emmêlés. Il y a bien ici et là quelques passages qui semblent superflus. Dans le fond, dans une enquête pareille, il n'y a jamais rien de superflu. On veut même savoir ce que l'enquêteur dira à sa femme quand il lui téléphone. Asselin est assez bavard mais pas plus qu'il ne le faut. Il est à l'affût du moindre signe.

Mais qui a tué ce Robin des bois? Il ne nous reste plus que quelques pages à tourner et nous ne le savons pas encore. C'est vous dire que l'auteur ou Asselin par son entremise a très bien mené son jeu. Les fils qu'il avait emmêlés finissent pas se démenter. L'auteur(e) du meurtre était peut-être celui ou celle que vous soupçonniez. Peut-être pas non plus. Je ne vous donnerai aucun indice pour vous laisser le plaisir de découvrir vous-même qui est l'auteur du meurtre.

Une bonne histoire que vous préférerez peut-être à Colombo. □

Adrien Thério